



FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS 2017

13 sept - 31 déc

DOSSIER DE PRESSE

LUCIA CALAMARO

La vita ferma

Service presse :

Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Raphaëlle Le Vaillant - assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13





LUCIA CALAMARO

La Vita ferma.

Sguardi sul dolore del ricordo

Texte et mise en scène, **Lucia Calamaro**

Avec Riccardo Goretti, Alice Redini, Simona Senzacqua // Assistante mise en scène, Camilla Brison // Décor et costumes, Lucia Calamaro // Peintures, Marina Haas

Production Sardegna Teatro, Teatro Stabile dell'Umbria/Terni Festival // Coproduction et coréalisation Odéon-Théâtre de l'Europe (Paris) ; Festival d'Automne à Paris // En collaboration avec Teatro di Roma // Avec le soutien de Angelo Mai et PAV // En partenariat avec France Culture

Spectacle créé le 18 septembre 2016 au Terni Festival



Drame de la pensée en trois actes. Tranche de vie d'un père, d'une mère et de leur fille face à la perte d'un proche. Conçu comme un espace mental, le plateau est le lieu d'une réflexion profonde sur l'irréductible déchirure entre les vivants et les morts, que seul comble le chagrin.

De l'épineuse question de nos morts, de leur présence spectrale en nous, du rapiéçage éprouvant de leur mémoire que nous souhaiterions digne d'eux, du sentiment de culpabilité irrémédiablement lié à la perte, Lucia Calamaro fait le pivot de sa pièce. Dans l'entre-deux, vie-mort, il n'y a qu'un fil : celui de la nostalgie, douloureuse, fil qu'il appartient aux vivants de couper ou de maintenir, comme si ceux qui restaient avaient le pouvoir d'accorder ou de retirer une existence. Les trois actes s'attellent à déployer tous les possibles entre les deux murs d'une implacable alternative : entretenir le souvenir pour sauver nos morts, tenter d'oublier pour se sauver soi-même. *La Vita ferma* réalise un double morceau de bravoure : dans la dramaturgie, en mettant en scène aussi bien les disparus que les endeuillés, mais aussi dans le ton, convoquant une extrême vitalité et un humour décapant pour parler de la mort. Une strate plus souterraine s'esquisse au creux de cette fresque familiale : partant de la question de la fidélité du souvenir de l'autre, souvent tronqué, fragmentaire, réinventé, l'artiste pointe du doigt notre propre et permanente recherche d'identité.

ODÉON-THÉÂTRE DE L'EUROPE / ATELIERS BERTHIER

Mardi 7 au mercredi 15 novembre

Mardi au samedi 20h, dimanche 15h, relâche lundi

14€ à 36€ / Abonnement 12€ à 28€

Durée : 2h30 plus entracte - Spectacle en italien surtitré en français

Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Lucie Beraha

01 53 45 17 13

Odéon-Théâtre de l'Europe

Lydie Debièvre | Assistante : Jeanne Clavel

01 44 85 40 57 | presse@theatre-odeon.fr

ENTRETIEN

Lucia Calamaro

Lucia Calamaro, vous abordez avec *La Vita ferma* un thème rarement traité au théâtre, à savoir l'inaliénable sentiment de culpabilité dans le deuil, la peur d'oublier, la crainte de déformer le souvenir de l'être cher. Qu'est-ce qui vous a conduit à affronter cette question au plateau ? Pouvez-vous nous parler de la genèse de ce projet ?

Lucia Calamaro : Mes spectacles répondent en général à une question qu'un « accident biographique » m'amène à me poser. En l'occurrence, ma fille de cinq ans m'a un jour demandé où était le corps de sa grand-mère. J'ai réalisé à cet instant précis que je n'avais jamais emmené mes enfants au cimetière. Une réflexion plus vaste s'en est suivie.

Vous le faites avec humour, couleurs, panache et vitalité. C'est audacieux, tant de vie pour parler de la mort...

Lucia Calamaro : Un travail artistique ne peut être qu'un distillat de ce qu'on est. Si le résultat n'est pas personnel, inutile de se donner tant de peine. *La Vita ferma* me ressemble, dans sa force, comme dans ses limites. Je n'aurais pas pu aborder ce sujet différemment.

En 2015, vous présentiez *L'Origine del mondo* au Festival d'Automne à Paris, une pièce sur la souffrance d'être au monde. Ici, il s'agit de la souffrance de rester, quand l'être aimé n'est plus au monde. C'est également un trio, une histoire de famille, et une recherche sur le monde intérieur. Considérez-vous *La Vita ferma* comme une suite de *L'Origine del mondo* ? Ou qu'est-ce qui rapproche ces pièces et qu'est-ce qui les distingue ? Qu'est-ce qui vous intéresse tant dans la sphère intime, voire introspective ?

Lucia Calamaro : *La Vita ferma* n'est pas une suite de *L'Origine del mondo*. Mais le mystère du dedans est le seul qui m'intéresse et m'oriente en effet. Ses fantasmes, ses conséquences, son incroyable capacité à contenir nos vies perdues, nos manques, nos « pourquoi ? » et toutes les choses que nous ne connaissons pas encore... Pour moi, tout est là. La notion d'infini prend consistance dans ma tête lorsque je me plonge dans la sphère introspective.

Vous savez, petite fille, je voulais être astronaute, voyager dans l'espace. Je devrais trois, quatre nouvelles de science-fiction par jour, de la collection URANIA, très célèbre en Italie. La science-fiction a véritablement accompagné mon enfance. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris que mon espace de recherche serait l'espace du dedans.

Je peux dire sans douter que toute mon œuvre est une chute plus ou moins réussie vers des mondes invisibles, que je cherche obsessionnellement à formaliser à travers un flux on ne peut plus exhaustif de mots. C'est une mission vouée à l'échec, mais je ne peux qu'insister. C'est comme ça. Mon défi, ma nécessité, c'est d'essayer de traduire en mots le monde du dedans.

Quel est votre processus d'écriture ? Écrivez-vous l'ensemble de la pièce avant de la mettre en scène, ou bien cousez-vous un canevas que vous adaptez pendant le travail de plateau ?

Lucia Calamaro : J'écris beaucoup avant, à la maison. J'arrive en salle de répétition avec une quantité exagérée de matériaux. J'ai une idée du fil narratif et du montage à suivre déjà très structurée, en fonction du sens que je veux amener. Les mono-

logues restent presque tous intouchés. Par la suite, je fais du « sur mesure » en ce qui concerne les relations, les dialogues entre les comédiens et les transitions d'une scène à l'autre.

Comment travaillez-vous avec vos comédiens ?

Lucia Calamaro : Je pense que c'est une question pour les comédiens ; ce serait à eux d'y répondre. Je ne sais pas être précise dans la verbalisation de ce domaine qui reste très interpersonnel.

Mais j'ai en tout cas un critère de sélection des comédiens qui oriente le travail : il faut que je les trouve sympathiques, que je puisse rire avec eux. Je ne recherche pas nécessairement des comédiens beaux ou séduisants, mais il me faut des comédiens qui aient de l'humour ou qui, du moins, comprennent le mien. Autrement, impossible : entourée de gens sérieux, je me sentirais trop seule en salle de répétition !

Au tout début de votre carrière de metteuse en scène (2003), vous avez d'abord porté à la scène vos adaptations de « grands classiques » tels *Médée* ou *Woyzeck*, puis, très vite, vous avez choisi d'écrire vos propres textes. Comment avez-vous pris cette décision ? Et quel regard portez-vous sur vos premiers travaux ?

Lucia Calamaro : L'écriture est une très vieille amie : j'étais une piètre élève au lycée, sauf en dissertation. Adolescente, quand je sortais avec ma bande du quartier, on m'appelait *Zingarelli*, un dictionnaire italien très célèbre, c'était un peu comme si l'on m'avait appelée *Larousse* en France ; la bande avait un langage, moi un autre. C'était ma force. Pas belle, mais cultivée et assez drôle. J'avais un humour dans la manipulation des mots qui faisait de moi un clown de la parole. Mais le déclencheur a surtout été la médiocrité désarmante d'un collègue, un acteur talentueux et délirant, mais hélas pas très fort en composition écrite, qui avait rédigé sa propre pièce - incompréhensible du début à la fin -, qui m'a convaincue de passer à l'acte. J'étais enceinte de mon premier enfant, je m'ennuyais terriblement : l'attente du premier enfant nous met souvent face à une profonde solitude existentielle. Je me suis dit : « allez Lucia, essaie, ça t'occupera » (je me parle souvent, je me gronde, je me donne des instructions à haute voix), car si lui l'avait fait, il n'y avait aucune raison de ne pas m'y essayer. La maternité nous renvoie souvent à notre propre enfance. Et me voici en train d'écrire *CATTIVI MAESTRI*, une pièce dont je ne garde volontairement aucune trace tant j'étais embarrassée a posteriori. Mon Dieu, que c'était mauvais ! J'ai jeté toutes les photos, vidéos et effacé le texte de tout support. *Errare umanum est, perseverare autem diabolicum*.

La dimension chorégraphique dans *La Vita ferma* a une grande importance. Le déplacement des corps est très écrit, mais aussi celui des objets. Pouvez-vous nous en dire plus sur ce parti pris ?

Lucia Calamaro : Pour moi, sur un plateau, tout est question de lignes. Je considère la scène comme un lieu très géométrique, où certains mouvements sont justes, d'autres pas du tout. Je m'entends souvent dire à un acteur : « Tu ne peux quand même pas faire ça comme ça », et lui suggère alors la ligne que je vois et qui incarne pour moi la seule façon, la bonne, de bouger un

BIOGRAPHIE

fauteuil de droite à gauche par exemple. Pourquoi est-ce comme cela ? Je l'ignore. Il se trouve que je vois ces lignes et, en dehors d'elles, pas de salut. Que du désordre.

L'adresse faite au public est ingénieuse et inhabituelle. Comment envisagez-vous le rapport scène / salle ?

Lucia Calamaro : Tout ce que je fais dire aux acteurs s'adresse à quelqu'un et, ce quelqu'un, ce sont les gens dans la salle. J'ai un rendez-vous affectif et esthétique avec mon public ; c'est grâce à lui que j'existe. C'est avec et pour lui que je réfléchis et que je formalise ma pensée dans un spectacle. C'est à lui que je demande un énorme effort d'écoute.

Il y a une autre ligne de force qui se dévoile peu à peu dans le spectacle : le sujet en est d'abord l'identité de l'autre, dans la question de savoir si notre souvenir est bien fidèle à la personne. Puis, de là, une seconde question émerge : savons-nous vraiment qui elle était ? Et enfin, une troisième : sais-je vraiment moi-même qui je suis ? Autrement dit : s'agit-il au fond d'une pièce sur notre quête permanente d'identité ?

Lucia Calamaro : Vous avez tout dit.

Vous-même, personnellement, quel regard portez-vous sur votre rapport au deuil en Occident ?

Lucia Calamaro : Pour moi, la question n'est pas notre rapport au deuil, mais au souvenir des morts, dans le temps, dans la durée. Au fond, ça me chagrine que l'on ne sache plus l'entretenir, ça me rend triste, je trouve que c'est dommage... On en ressort amoindris, dans la pratique et dans l'âme.

Pensez-vous déjà à une prochaine création ?

Lucia Calamaro : À vrai dire, j'ai deux projets en cours : le premier est un monologue que je répète en ce moment. Le texte problématise le rôle du poète contemporain, sa destinée cachée, oubliée, son absence de statut, et je le fais à travers l'immense figure de la poétesse hispano-américaine Idea Vilarino, qui m'est très chère. Le second, pour lequel je me suis remise à étudier, est très difficile, mais j'en ai besoin en ce moment : *NOSTALGIE DE DIEU* en est le titre, je vous laisse imaginer le reste...

Vous êtes auteure, metteuse en scène, vous enseignez la dramaturgie à Milan. En à peine quinze ans, vous vous êtes imposée dans le paysage de la scène contemporaine internationale avec le visage d'une artiste complète et épanouie. Mais peut-être y a-t-il quelque chose / autre chose dont vous auriez envie aujourd'hui ?

Lucia Calamaro : Un théâtre. Qu'on me donne une maison. C'est ça dont je rêve.

De l'Uruguay à la France jusqu'à l'Italie, la carrière de **Lucia Calamaro**, dramaturge, metteuse en scène et comédienne, est une course entre deux continents.

Née à Rome, à treize ans elle s'installe à Montevideo pour suivre son père diplomate.

Elle s'est formée notamment à Paris où elle étudie à la Sorbonne (Licence en Arts et Esthétique), participe à divers laboratoires influencés par le travail de Jerzy Grotowsky et fait un passage à l'Ecole de Jacques Lecoq. Elle donne par la suite des cours à l'Universidad Católica de Montevideo, où elle participe en tant que comédienne et metteuse en scène à de nombreux spectacles. Enfin, elle retourne à Rome, où elle collabore avec la structure indépendante Rialto Sant' Ambrogio qui lui assure son soutien dès le début.

En 2003, elle fonde l'association Malebolge au sein de laquelle elle développe un travail d'écriture scénique et de mise en scène, d'abord en portant à la scène des adaptations : *Medea*, traces d'Euripide et *Woyzeck* de Buchner (2003) puis à partir de 2004, en mettant en scène ses propres textes : *Guerra* (2004), *Cattivi maestri* (2005), *Tumore, uno spettacolo desolato* (2006), *Magick, autobiografia della vergogna* (2008) dans le cadre du projet « Jeunes Talents du Teatro di Roma ».

En 2011, elle écrit et met en scène le spectacle *L'Origine du monde*, portrait d'un intérieur pour lequel elle remporte trois Prix UBU, dont le Prix du meilleur texte. En 2012, elle est lauréate du Prix Enriquez pour la mise en scène et la dramaturgie. La même année est publié le recueil *Il ritorno della Madre*, préfacé par Renato Palazzi (Éd. Editoria e Spettacolo) qui rassemble trois textes : *Tumore, uno spettacolo desolato*, *Magick, autobiografia della vergogna* et *L'Origine del mondo, ritratto di un interno*. En 2014, son spectacle *Diario del tempo, l'epopea quotidiana*, resté inachevé, est joué au Teatro di Roma. *La vita ferma*, actuellement en tournée, est sa dernière création. Le spectacle est créé en septembre 2016 au Festival di Terni (co-production Stabile della Sardegna, Stabile dell'Umbria, Angelo Mai Occupato en collaboration avec le l'Odéon – Théâtre de l'Europe et le Teatro di Roma).

Lucia Calamaro enseigne la dramaturgie à l'Ecole Nationale Paolo Grassi de Milan depuis 2014.

Lucia Calamaro au Festival d'Automne à Paris :

2015 *L'Origine del mondo* (La Colline – Théâtre national)

Propos recueillis par Mélanie Drouère



156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
www.festival-automne.com